

Florence 22 Février 1917



Chère amie,

Nous sommes presque au printemps et c'est délicieux, nous l'avons bien gagné après cet hiver très pénible, pluvieux d'abord pendant des mois - nous étions dans un vrai marécage, à plusieurs reprises isolés par l'inondation - puis terriblement froid : il faisait 8° au dessous quand Florence partait pour l'école le matin. Vu les prix excessifs du charbon je ne chauffe que le salon, Romain y joue, Florence y travaille et leur pauvre mère y cherche en vain une tranquillité qu'elle ne trouve que le soir. Nous allons en galopant prendre nos repas dans la salle à manger glaciale, et jamais le proverbe "le dos au feu le ventre à table".

ne m'a permis d'évoquer quelque chose de plus enviable. Cette grande maison manque décidément totalement de confort en hiver, et c'est justement l'été que nous la quittons... L'alimentation devient un problème fort difficile à résoudre, certaines denrées manquent tout à fait, la plupart ne sont distribuées que par très petites quantités, d'où perte de temps incroyable. Le sucre entre autres n'est vendu que par 100 ou 200 gr à la fois pendant une heure par jour, de sorte que trois ou quatre cents personnes se battent sous l'œil placide des sergents de ville pour réussir à en obtenir. Ce sont des scènes inénarrables. La crise du charbon sévit comme en France, pas pour moi heureusement qui en avais une provision, mais celle du charbon de bois est pire encore; des boutiques ont été pillées, démolies par des femmes furieuses et des charbonniers fort malmenés, ce qu'ils n'avaient pas volé puisqu'ils avaient l'aplomb de vendre 50⁺ ce qui en coûtait 10⁺ il y a quelques mois. Nous avons dû pendant quelques



jours faire la cuisine avec un fourneau à la sciure de bois qu'on emploie dans les tranchées, ou bien on mettait cuire les haricots sur le poêle du salon... Le renchérissement énorme et toutes ces difficultés entretiennent une grande irritabilité dans le peuple, partout on n'entend que "Accidente ai signori che hanno voluto la guerra", vous voyez par là que l'état d'esprit en Toscane est toujours aussi détestable et est même quelquefois inquiétant. Dans les hautes sphères ce n'est pas meilleur, c'est à dire, chacun est resté sur ses positions : les bons sont restés bons, les neutralistes n'ont pas désarmé. N'osant plus dire ouvertement du bien de l'Allemagne, ils se rattrapent en tapant sur les Alliés, principalement sur l'Angleterre qu'on attaque, dans les salons surtout, d'une façon scandaleuse. Ils sont servis par une presse habile qui n'attaque jamais ouvertement, mais qui suppose, déduit, et qui sème l'irritation, la méfiance



entre les Alliés. Or vous savez que ces neutralistes tiennent une grande partie du Parlement. - C'est fort inquiétant, surtout pour l'après-guerre. Déjà on peut se rendre compte que au point de vue économique, ici on ne veut rien savoir; les industriels, les commerçants n'ont qu'une idée: reprendre avec l'Allemagne dès que ce sera possible les relations économiques. De traités de commerce avec la France, on ne veut pas en entendre parler. - Quant à la conférence de Rome nous avons su de façon absolument certaine qu'on n'y avait rien fait, la théorie du front unique reste plus que jamais une utopie. Est-ce dû à l'entêtement de Cadorna qui ne veut rien distraire des forces dont il dispose, quand jusqu'au fond de la botte l'Italie regorge de soldats inutilisés, - ou au mauvais vouloir des gouvernants? on ne sait.

La qui contribue à irriter les Italiens c'est la question du change, pensez qu'actuellement ils perdent 24 % avec la France, 44% avec la Suisse et l'Amérique; ces malheurs sont



vraiment étranglés, et je ne comprends pas comment on n'a pas pu trouver un remède à un pareil état de choses. Et le nouvel emprunt va le faire baisser encore.

Je comprends que vous ayez été étonnée de la nomination subite de Gustave; cela ne se fait que pour les médecins et pour les interprètes, d'ailleurs son grade "d'interprète stagiaire" équivaudrait en réalité à celui d'adjudant, mais en fait il est assimilé absolument à officier; il en touche sinon la solde, du moins l'indemnité journalière, il en a l'uniforme et on ne l'appelle que "mon lieutenant". Cela paraît absurde mais croiriez-vous que nous ne l'avons encore vu qu'une fois depuis son arrivée à Livourne qui date du milieu de décembre, au début de janvier il nous a fait une visite de 36 heures et c'est tout. J'ai trouvé cela court après dix mois d'absence; j'ai pu juger seulement de sa bonne mine, voir son air heureux, son entrain, et nous l'avons admiré dans son bel uniforme qui le rajeunit de dix ans.



Il n'a pu revenir, et jusqu'ici il avait tellement à faire qu'il n'a même pas voulu nous faire aller la-bas, vu qu'il n'aurait pas eu une heure libre pour être avec nous. Le but de cette mission n'est plus un secret pour personne; Livourne est la première étape (par chemin de fer) de nos troupes allant à Salonique; chaque jour vers 2^h arrive un contingent qui repart le lendemain de très bonne heure, (d'où nécessité de se lever à 4^h du matin.) Il paraît que leur moral à tous, officiers et soldats, est magnifique. - La mission d'interprète proprement dite ne me paraît absorber qu'une faible partie de son activité et il fait un peu tous les métiers; Luchaire qui l'a vu deux jours à Livourne m'a dit qu'il était toujours sur la brèche et qu'il ne savait pas comment il y tenait. J'en ai été assez préoccupée, car c'est le seul surmenage qui avait été cause de sa maladie autrefois, et de plus les pauvres ont été pendant les plus grands froids sans chauffage d'aucune sorte, le bois étant introuvable, - et leur hôtel profite de



la réglementation des repas de restaurants pour les faire quasi mourir de faim. Mais malgré tout cela sa santé se maintient très bonne et il ne se sent pas fatigué. Le Colonel a demandé au Ministère un autre officier qui le secondera, de sorte que lorsque celui-ci sera arrivé et mis au courant, nous pourrons j'espère le voir un peu plus souvent, soit qu'il vienne ici soit que nous allions le bas. En attendant j'ai moins de nouvelles que lorsque il était à Paris, ses lettres sont plus espacées et plus brèves, mais je sens que si il arrivait quelque chose je pourrais être là très vite, c'est déjà beaucoup, et surtout je suis heureux de le sentir content, actif, occupé enfin suivant ses désirs, pouvant rendre des services. Combien cela lui paraît bon après ces cinq mortels mois au Ministère. Je vois là devenu militaire dans l'âme, et tout ce qui composait sa vie civile, toutes les préoccupations et les intérêts d'autan sont recués dans un lointain nuageux. Cela



m'arrête et me rejoint à la fois. Lui
aurait jamais cru une pareille chose possible,
mais les événements changent les hommes,
et son histoire est celle de beaucoup de Français.
Il est au mieux avec son Colonel; fort distingué
celui-ci représente très bien la France, - il a de
très bons camarades et les fréquents rapports
avec l'Etat-major italien sont empreints de
la plus grande cordialité. Le voilà main-
tenant passé dans l'active et il pourrait un
jour ou l'autre être envoyé au front. Mais
pour l'instant je n'ai pas à me préoccuper
car il est sûrement à Livourne pour plusieurs
mois.

Les enfants et moi terminons à peine des
grippes qui ont duré longtemps, mon pauvre
garçon, retenu dix jours à la chambre,
était changé et maigre, ses bonnes joues avaient
fondu, mais les enfants reprennent vite.
Florence est encore celle qui est le mieux
comportée, elle a passé en somme un assez
bon hiver quoique pour l'albumine il n'y
ait aucun changement. Elle travaille



d'avantage. Nous avons dû supprimer le piano pour laquelle, sans être bouchée, elle ne me semblait pas avoir des dons spéciaux - Le latin l'intéresse toujours plus, en anglais la voilà tout à fait partie, et l'italien est pour elle une autre langue maternelle; je ne sais ce que donnera comme résultat cette éducation en quatre langues, rien de fameux je le crains - Il lui manquera toujours une éducation classique française, peut-être un peu plus tard pourra-t-elle combler quelques lacunes par des cours suivis à l'Institut, où on prépare au Baccalauréat. Moralement en tout cas elle n'a rien de cosmopolite et est ardemment, farouchement française, bien plus assurément que la plupart des petites Parisiennes, et son patriotisme aurait facilement quelque chose d'agressif. J'ai d'ailleurs expérimenté moi-même combien on le retrempe par la vie à l'étranger. - Quoiqu'elle soit assez occupée il lui reste du temps pour sortir chaque jour au jardin - j'y tiens beaucoup, - s'occupe de ses lapins (après bien des déboires nous nous réassurons dans notre élevage qui m'amuse autant qu'elle) travailler pour les soldats, taquiner son petit frère et surtout lire, - aussi n'a-t-elle rien d'une enfant surmenée, ce que du reste sa santé ne permettrait pas.



Je continue à voir de ~~beaucoup~~ en temps des
personnalités intéressantes de passage, aujourd'hui
c'est la grande journée des parlementaires
français (25) se rendant à Rome; discours
Leygues au Palais Vieux, réception à l'Institut
ce soir; je me réjouis d'aller me payer la tête de
tous ces types, c'est tout ce que la vue d'un député
vous incite à faire pour le moment. - La muni-
cipalité florentine est d'une telle rapacité qu'elle
ne leur offre même pas un déjeuner, comme cela
s'est fait dans toutes les autres villes. -

L'Institut est de nouveau redevenu le centre qu'il
doit être et les réceptions, tantôt intimes, tantôt
officielles, ont repris. Luchaire, enfin en possession
légitime de la femme qu'il aimait, est heureux
et épanoui, sa mère est venue vivre près d'eux
et apporter son appui à la situation un peu
branlante moralement de la nouvelle épouse,
elle a apporté aussi ses très jolis meubles et
son goût dans l'arrangement de la maison,
qu'elle dirige d'ailleurs, - de sorte que tout est
beaucoup mieux que du temps de la pauvre
Fernande, qui du reste ne savait pas du tout
recevoir. - Bien des gens du monde font
encore grise mine, mais on s'en passe du



moment ~~qui~~ les intéressants. L'autre ménage vit paisiblement de son côté, sans se voir on n'est pas trouillé à mort (sauf les femmes) et tout est bien qui finit bien. La plus à plaindre là-dedans est la pauvre petite fille de douze ans qui, elle, n'a nullement pris son parti de la situation.

Je vous ai je crois raconté que je m'étais liée avec les Ferrero qui sont simples, bons, agréables en plus de tout l'intérêt qu'ils offrent intellectuellement, elle (c'est la fille de Lombroso,) autant que lui. Je faisais ces derniers jours une conférence à Paris. Mais en somme je vois peu de monde et pourtant j'y vais souvent en ville, c'est la plupart du temps pour des achats fort prosaïques. Que je vous dise avant de terminer ce long bavardage combien votre flirt avec M. Widmer m'a amusée. Ah! il sait prendre les femmes, celui là, et le plus joli c'est que je le voyais comme si j'avais été présente. J'ai bien ri. Vous ne me parlez plus de votre sœur, comment va-t-elle, croyez vous la menace de définitivement écartée?

Venez donc bientôt dans votre cher Fiesole
vous reposer et vous détendre, vous l'avez bien
mérité depuis tant de mois passés à l'hôpital
ou à tirer l'aiguille. Mais qui sait si vous
pourrez supporter longtemps ce grand calme, sûr-
rement là-haut il n'y a point de bouleversement
et tout doit être immuablement pareil. Ici du
reste on sent bien la guerre. Si vous
vous en fatiguez c'est à la maison que vous
viendrez n'est ce pas. De toute façon, avec
quel plaisir je vous reverrai : je vous dis
au revoir chère amie, sur cette espérance, en
vous envoyant toute mon affection

Hélène G.